



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - INV. 34-14

CE DERNIER DIMANCHE D'AVRIL ...



Avouons-le tristement. Ce dernier dimanche d'avril, consacré légalement au souvenir des martyrs de la Déportation, passe encore inaperçu de l'immense majorité de nos compatriotes. Le monde ancien combattant (où, seul, le nombre fait poids et au sein duquel nous paraissions souvent comme des intrus, ou presque, par nos effectifs de plus en plus réduits) préfère mener sa campagne en faveur de ce qu'il appelle pompeusement la journée de la Victoire. Une victoire dont nous sommes mieux placés que bien d'autres pour connaître le prix qu'elle a coûté et les limites qu'il convient de lui assigner, surtout si on la compare à celle du 11 novembre.

C'est donc à nous seuls, les déportés, qu'il appartient de donner consistance à cette cérémonie du souvenir qu'avait voulue le législateur.

Le meilleur moyen employé jusqu'ici pour cela, et qu'il nous faudra développer, est de faire participer la jeunesse de nos écoles à cette journée. J'ai eu l'occasion de feuilleter récemment les meilleures copies de ceux des élèves auxquels leurs maîtres avaient donné, cette année, ce devoir pour sujet. Ce n'est pas sans émotion que j'ai découvert les réflexions qu'avaient inspirées à nos jeunes les faits et gestes de nos camarades qui s'en sont allés en fumées au four crématoire. Avoi réuni à Paris ces élèves à l'occasion de l'inauguration de l'admirable Mémorial de la Cité, mérite notre gratitude.

Il n'est certainement pas trop tôt pour préparer, par nos démarches personnelles auprès des membres de l'Université que nous pouvons toucher, la prochaine Journée. Rappeler, dès maintenant, et avec persévérance, où auraient pu mener « les conséquences idéologiques de la victoire d'Hitler » ne reste-t-il pas d'une tragique actualité ? Ce n'est pas seulement le dernier dimanche d'avril que nous nous interrogeons sur la

RENCONTRE A QUIMPER

La joyeuse rencontre commence sur le quai de la gare Montparnasse où les voyageuses pour Quimper se retrouvent avec l'exubérance de pensionnaires en vacances. Elle se poursuit à l'arrivée où nous attendent avec fidélité (quelle que soit l'heure tardive ou matinale) Mme Benoît et son affectueux sourire, la chère Mlle Messéan et... la pluie bretonne ! De Strasbourg, de Montbéliard, du Nord, de Meung-sur-Loire, d'Angers, de Paris, de Rennes, de Brest, on se retrouve à Quimper, et très exactement à 8 h. 15, le 19 mai, sous le porche de la belle cathédrale de granit. *Très exactement*, car il est prévu qu'« on n'attendra pas les retardataires ». En fait, seul le car est en retard et il faut bien l'attendre, lui !

Cette première journée bretonne est consacrée en effet à une magnifique promenade. A travers la campagne bretonne, cinquante internées ou déportées se sont transformées en touristes émerveillés : dans les vallons sauvages fleurissent genêts et ajones, au bord des eaux bleues, vertes, grises où dansent les bateaux des pêcheurs, éclatent les bouquets des pompiers, les maisons basses et chaulées se serrent autour des églises. Yvonne Oddon, Pic et Simone ne savent plus où donner de l'objectif et promettent une projection au foyer de l'A.D.I.R. de photographies en couleur.

Par le pont suspendu de Térénez, nous gagnons Morgat avant l'heure du déjeuner. Le grain qui nous y accueille ne nous empêche pas d'aller ramasser des coquillages sur le sable et d'aiguiser nos appétits à la brise marine. Le déjeuner est délicieux, les « continentales » dévoilent les délices des araignées de mer, des crabes, des fraîches petites langoustines, n'est-ce pas Lou Blazer ? Au dessert on fait l'appel des Bretonnes et c'est encore l'occasion de joyeuses rencontres, les premières parfois depuis la forteresse ou le camp.

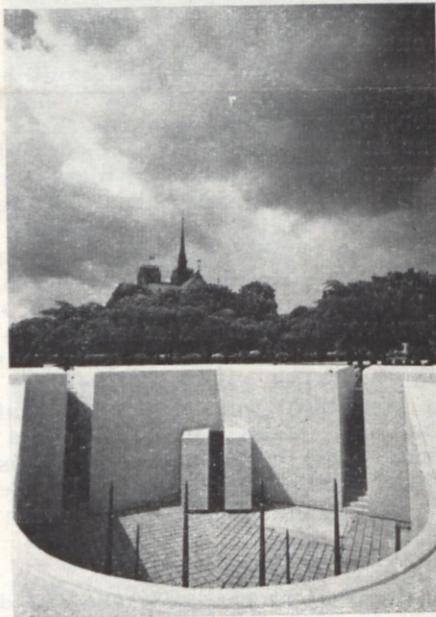
légitimité de notre combat d'hier. Ce qui se déroule sous nos yeux, aujourd'hui, atteste que le virus du nazisme n'a pas été entièrement extirpé, comme nous avions pu peut-être la naïveté de le croire en ces jours du froid printemps 45 dont l'anniversaire finira par s'imposer à tous — si nous nous en donnons la peine.

E. MICHELET.

La promenade se poursuit dans la presqu'île de Crozon : de la pointe des Espagnols nous regardons, comme Barbara dans la chanson, pleuvoir sur Brest. Pour nous brille le soleil et la lumière est plus belle encore de tous ces contrastes. Camaret... et, sur la lande — après un alignement de menhirs et les murs dévastés par les Allemands de la maison du poète Saint Pol Roux — on voit déjà se dresser l'immense Croix de Lorraine de granit élevée à la mémoire des Bretons morts pour la libération de la France. C'est un souvenir inoubliable : aucun site n'est sans doute plus beau en Bretagne et aucun plus digne de ceux dont on célèbre ici la mémoire : les rochers sauvages battus par les vents et les flots, la terre usée où croît une herbe rare et la mer devant nous, immense. Là nous accueillent le Dr Vourch et quelques

(Voir suite page 5)

Mémorial de la Déportation



(Voir page 2)

Photo Bousset

4P 4616

INAUGURATION DE LA CRYPTE DES DÉPORTÉS

Le 12 avril dernier, le général de Gaulle, entouré de plusieurs membres du gouvernement et du Comité directeur du Réseau du Souvenir, a inauguré la crypte édifiée à la mémoire des Français morts en déportation. Peu de cérémonies m'ont paru aussi bouleversante : à cause du lieu d'abord, si beau et si chargé d'histoire, à la pointe de l'île de la Cité, de ce « double vaisseau au pied de Notre-Dame », disait Péguy. Au plus dur de l'épreuve, nous avons parfois évoqué de tels paysages, symboles d'une patrie pour laquelle on pouvait accepter de mourir. La simplicité même de l'inauguration, à laquelle avaient tenu les organisateurs du Réseau du Souvenir, donnait plus de profondeur encore à notre émotion. Rien ne pouvait rendre plus présent le sacrifice de nos camarades que ce recueillement et ce silence. Tandis que le général de Gaulle descendait l'un des escaliers étroits qui conduit à la crypte, je pensais que l'on ne pouvait guère donner une plus juste image de la captivité que ce parvis enserré de hauts murs (ils sont construits avec des pierres qui viennent de toute la France) et d'où l'on ne peut voir qu'un morceau de ciel et un peu du fleuve à travers un soupirail.

Ce parvis conduit à la crypte : une sorte de chapelle hexagonale et un long couloir au bout duquel se trouve le tombeau du Déporté inconnu. Ici ce n'est plus l'épreuve rude mais presque salubre de la captivité qui est évoquée, avec tout ce dont elle enrichit la vie intérieure ; mais la mort, et quelle mort... Cette mort apparemment si abjecte du concentration-

naire, pauvre homme écrasé de mépris et de douleurs. Au fond de l'obscurité rayonne une lumière, là où est déposée la dépouille mortelle d'un de nos camarades, symbole de tous ces corps tombés en cendres et dispersés à jamais. A droite, à gauche, sur les murs, le long de deux autres étroits couloirs qui débouchent sur les cachots, des inscriptions sont gravées dans la pierre et rappellent le souvenir des deux cent mille Français exterminés dans les camps nazis.

Nous avons veillé, dans cette crypte, le soir précédent l'inauguration comme nous aurions tant voulu veiller les nôtres, agonisant solitaires sur le carreau souillé d'un waschraum, ou dans l'attente horrible de la mort par les gaz.

Quand le général de Gaulle ressort de la crypte, il est visiblement très ému. Le contraste est bouleversant entre cette image de la mort concentrationnaire et le noble paysage de la Cité que baigne la lumière d'Île-de-France. De Gaulle se dirige vers les survivants, des mains se tendent, la chaîne se forme entre nous tous, tissée de grands et douloureux souvenirs.

Les anciens résistants et déportés doivent décidément beaucoup au Réseau du Souvenir et à ceux qui l'animent inlassablement : M. le bâtonnier Arrighi, notre amie Mme Christian Lazare, notre chère camarade Germaine Aylé. Grâce à leur foi et à leur dévouement, le combat et les sacrifices de la Résistance sont rappelés à la mémoire si souvent oubliée de nos

contemporains et les enfants de notre pays apprennent pourquoi, comment et à quel prix nous avons combattu. A M. Pingusson, l'architecte du Mémorial, qui l'a pensé avec son cœur autant qu'avec son talent, je voudrais dire aussi que les anciens déportés ont désormais un lieu où ils peuvent se recueillir et se souvenir.

Le monument qui est placé sous la sauvegarde de la Ville de Paris est déjà ouvert le samedi et le dimanche. D'ici quelque temps, quand les derniers travaux seront tout à fait achevés, on pourra y accéder dans le cadre des heures d'ouverture des squares. Bientôt aussi reposent dans quinze ouvertures prévues à cet effet, des cendres et de la terre provenant des principaux camps de concentration. Ce pèlerinage à l'île de la Cité, je souhaite à toutes nos camarades de pouvoir l'accomplir, je souhaite aussi que nous puissions y conduire nos enfants et petits-enfants pour leur apprendre sincèrement ce que l'on doit à l'amour de sa Patrie.

GENEVIÈVE DE GAULLE.

JOURNÉE DE LA DÉPORTATION

Dix-sept ans après la libération des camps, c'est toujours avec la même ferveur que nous nous retrouvons en ces derniers jours d'avril que le gouvernement a voulu réservé au souvenir de la Déportation.

Le vendredi 27, cérémonie fort émouvante à la synagogue de la rue de la Victoire. La chorale, en nous chantant cette « Terre de détresse » a amené des larmes aux yeux de beaucoup d'entre nous.

Samedi, cérémonie à Saint-Roch empreinte de tristesse et en même temps d'une certaine sérénité. Cérémonie peut-être moins importante où nous étions plus entre nous, plus près les unes des autres.

Puis nous sommes parties au Ministère des Anciens Combattants où avait lieu une veillée funèbre dans la salle Aubry, transformée en chapelle. Alors là, nous étions vraiment entre nous, car il n'y avait aucun personnage officiel pour accueillir le Flambeau sacré. Je pense que les Associations mécontentes et attristées de ce laisser-aller demanderont à M. le Ministre de supprimer cette veillée funèbre qui ne rime plus à rien et d'organiser, l'année prochaine, une cérémonie à la crypte nouvellement ouverte.

Dimanche matin, avant la messe à Notre-Dame, nous sommes allées nous recueillir devant le monument élevé aux Martyrs Juifs de la Déportation.

Grand-Messe à Notre-Dame que le Cardinal Feltin rehaussait de sa présence (à défaut de notre Ministre absent !). Prêche très émouvant et réaliste par l'Abbé Bidault.

Dans l'après-midi, dépôt de couronne au Mont-Valérien, suivi de la traditionnelle cérémonie de la Flamme.

La présence de nombreuses camarades de l'A.D.I.R. à toutes les cérémonies a montré une fois de plus combien nous savons nous serrer quand il faut autour de notre drapeau.

DENISE COME.

POÈME

Non, vous n'êtes pas morts, vous jamais revenus
Des camps et des prisons, d'obscures forteresses,
Jeunes arbres fauchés à l'aube des promesses
Non, vous n'êtes pas morts, vous, Frères disparus.
Non, vous n'êtes pas morts, dans la verte clairière,
Vous, fusillés, debout, dans le petit matin,
Avant que l'Angélus tinte dans le lointain.
Non, vous n'êtes pas morts, dans le creux des carrières.
Non, vous n'êtes pas morts et de froid et de faim,
Vous, fantômes errants autour de vos baraques,
Dans les marais bourbeux, sous les coups de matraques,
Vous, tombés, épuisés, sur le bord du chemin.
Non, vous n'êtes pas morts, Vous, pendus à l'aurore,
Sur la place du camp, dans le soleil levant,
Jeunes corps de douleur tordus comme sarments,
Que le vent balançait de très longs jours encore.
Non, vous n'êtes pas morts, dans le soir, consumés,
Vous, en cendres réduits au feu brûlant des haines,
A l'heure où s'étendait, sur ces sinistres plaines,
La terreur de ne voir cette nuit s'achever.
Non, vous n'êtes pas morts, héros de grande gloire
Vous qui n'étiez plus là quand vinrent jours bénis
Où chaînes et barreaux forgés de sang, de cris,
Se trouvèrent rompus en un chant de victoire.
Non, vous n'êtes pas morts, en la Nuit de ces Jours,
Vous, héros triomphants de la désespérance,
Votre sublime Foi mûrit le Blé de France,
Et notre Pain vous doit le Levain de l'Amour.

Jacqueline LERICHE.

Jacqueline Leriche est la fille d'un déporté rendu aveugle par les coups qu'il a reçus au camp. Son poème a été édité sous forme de cartes postales. Elles seront prochainement mises en vente à l'A.D.I.R. au profit de l'Association.

LES ANCIENNES DÉPORTÉES A L'ŒUVRE

LE CENTRE CULTUREL FRANÇAIS DE FÈS

Par une pluvieuse matinée d'octobre et dans une 2 CV en rodage, Claire Chevillon et Marlise Guttman quittent Paris pour des régions plus ensOLEillées. Elles étaient chargées par la Mission culturelle française au Maroc, de créer à Fès un des six centres qui dépendent de sa mission.

Avant de les laisser vous parler l'une et l'autre de leur rôle auprès des populations musulmanes et françaises, je voudrais évoquer en quelques mots seulement — car la plupart d'entre vous les connaissent déjà — le passé de Claire et de Marlise.

**

Claire Chevillon, dont vous savez l'appartenance au milieu universitaire, termina ses études par une licence d'anglais. Après plusieurs années d'enseignement dans des Universités britanniques, elle était, au moment de la guerre, professeur au collège Sévigné.

Contactée par le réseau « Action », dont Jean Moulin était le chef, elle se montra immédiatement l'agent dévoué et disponible qu'aucune tâche ne rebute : hébergement, boîte aux lettres, toutes les missions furent acceptées et inlassablement remplies. L'arrestation de Médéric devait entraîner la sienne.

Après sa sortie de prison, Claire reprenait contact avec son groupe de résistance et travaillait sous la direction d'Alexandre Parodi.

En 1958, au moment où l'on pense à elle pour une œuvre culturelle, Claire est chargée du cours de civilisation française à la Sorbonne. Elle renonce à tout ce qui fait sa vie et part pour le Maroc.

**

Marlise est une de nos « jeunes » déportées, Alsacienne, élevée au milieu de nombreux frères et sœurs, elle termine à Paris, au début de la guerre, ses études de jardinière d'enfants.

Marlise habite à Clichy un petit appartement situé au-dessus de son école. Le terrain vague qui entoure la maison semble rassurant aux jeunes de « Défense de la France ». A leur demande d'installer leur imprimerie dans son grenier, Marlise répond oui avec la même simplicité, avec le même élan, qu'elle aura plus tard pour répondre à l'offre de Claire Chevillon.

Marlise est arrêtée le 3 mai 1944. Elle quitte Romainville pour l'Allemagne en même temps que quelques camarades dont elle aura le privilège de ne pas être séparée, successivement au Petit-Königsberg, à Torgau, à Rechling et à Hambourg.

A son retour de déportation, elle est traductrice d'allemand dans plusieurs maisons d'éditions lorsqu'un jour de mai 1958, elle reçoit un mot de Claire Chevillon lui demandant de retarder de vingt-quatre heures un voyage en Bretagne et lui parlant d'une « chose qui pourrait être intéressante au Maroc ».

« Le Maroc ! dit-elle, que pourrais-je bien aller faire là-bas ? » Le lendemain, à peine débarquée d'Angleterre, Claire lui parle du futur Centre culturel français de Fès qu'elle est appelée à diriger. Quelle activité serait la sienne ? La bibliothèque.

Après un stage à Sarrebrück, un autre



d'une dizaine de jours à la bibliothèque de l'Institut français de Londres, Claire et Marlise quittent Paris pour le Maroc.

Une fois installées au Maroc, leur premier objectif est de trouver un local pour le futur Centre. Les travaux d'aménagement commencent au cours de l'été 1959 et, fin 1960, une conférence inaugure les activités du Centre tandis que, le lendemain, la bibliothèque ouvre ses portes au public.

Et Marlise nous décrit ce Centre, installé dans un bâtiment d'angle, discret, un rez-de-chaussée alignant ses grandes baies vitrées le long de deux rues. Aussi, est-on agréablement surpris, la porte franchie, de se trouver dans une bibliothèque moderne, claire, spacieuse, élégante, voire luxueuse. Sur les tables recouvertes de formica jaune et gris, les lampes aux abat-jour alternativement jaunes et rouges, créent une ambiance chaleureuse, accueillante. Côté sud, les larges baies vitrées donnent sur un jardin intérieur, la réussite de Claire. La pelouse, verte à grands renforts d'arrosoage, les mimosas, bougainvilliers, lianes de Floride, et lauriers roses sont un enchantement. D'ailleurs, les lecteurs apprécient particulièrement ce côté de la bibliothèque où l'on a l'impression de travailler en plein air.

La bibliothèque, dit Marlise, compte actuellement environ 13.000 volumes qui essaient de répondre à la curiosité des 2.900 lecteurs inscrits. Le public est essentiellement formé de jeunes Marocains qui viennent des différents établissements scolaires de Fès : lycées, écoles techniques, d'instituteurs, d'agriculteurs, d'infirmiers, de secrétaires et, depuis cette année, d'étudiants en Droit, la Faculté de Droit de Rabat ayant en partie émigré à Fès. D'autres doivent suivre à la rentrée d'octobre. Des enseignants, divers fonctionnaires marocains et français sont heureux d'y trouver une documentation qu'ils n'avaient pas la possibilité de réunir avant l'ouverture de la bibliothèque. Un large éventail de périodiques (125 quotidiens, hebdomadaires, mensuels, etc.) tiennent les lecteurs au courant de l'actualité dans tous les domaines.

Nous avons en moyenne, ajoute Marlise, 250 lecteurs par jour en quatre heures et demie d'ouverture et 200 livres environ sont empruntés quotidiennement. Parmi ces volumes il y a une majorité de romans, bien sûr, puis viennent les livres pour jeunes (collection Verte, Idéal-bibliothèque, Nelson, etc.). Ensuite, les recueils sur la littérature, poésie, théâtre. Les biographies, les ouvrages techniques et de vulgarisation scientifique, d'histoire, de géographie, de philosophie, des études sur le monde islamique et les religions (judaïsme surtout) sortent en quantité sensiblement égale. J'ai pu constater qu'à

Fès, les jeunes Marocains choisissent les mêmes livres que les jeunes Parisiens.

La bibliothèque est de libre accès. C'est une des raisons de son succès. Elle est devenue une sorte de prolongement du lycée. En sortant de classe, les élèves viennent travailler à la bibliothèque où les 110 places sont souvent occupées toutes à la fois. Ils s'y sentent chez eux et y sont installés plus confortablement qu'à la maison : ni la table, ni les chaises ne font partie de l'ameublement marocain traditionnel. Le silence et le calme qui y règnent contrastent avec les maisons bruyantes et surpeuplées.

Il m'arrive de temps à autre de faire sortir un élément bruyant, dit Marlise, mais non sans l'avoir invité plusieurs fois à la modération. A mon grand étonnement, il part toujours sans protester. Une fois, pourtant, au lendemain d'un incident de ce genre, j'ai trouvé sur mon bureau une lettre adressée « à la dame aux yeux bleus du Centre culturel français ». L'auteur, un grand garçon brun qui a bien une tête de plus que moi, un œil recouvert d'un bandeau noir me reprochait de l'avoir vexé en l'obligeant à quitter la bibliothèque. Il me reprochait également de ne pas comprendre que la jeunesse a besoin de discuter avec bruit et il signait : « le garçon au bandeau noir ». Il a un peu boudé la bibliothèque, mais au bout de huit jours, il est revenu.

Les jeunes Marocains, du moins ceux qui viennent à la bibliothèque sont studieux, curieux. Ils s'intéressent aux problèmes actuels et à la politique. A ce propos, les statistiques que nous tenons à jour, montrent que les événements politiques ont une répercussion immédiate sur la fréquentation de la bibliothèque. Quelques lycéens ont pris l'habitude, le vendredi, jour de congé scolaire, de venir me voir dans mon bureau pour discuter des questions qui les préoccupent.



Nous constatons que les jeunes Marocaines sont beaucoup moins nombreuses que les jeunes gens. Il ne leur est pas facile de sortir de chez elles. Aussi, l'annexe que nous comptons ouvrir en octobre en Médina, sera-t-elle accueillie favorablement par les élèves du lycée de jeunes filles puisqu'elle sera presque sur le chemin de l'école.

Nous cultivons aussi l'espoir d'ouvrir un jour une bibliothèque pour enfants. Elle connaîtrait un succès immédiat, car nombreux sont les enfants que nous refusons chaque jour. Un petit garçon qui devait ainsi s'en retourner, m'a dit,

LE CENTRE CULTUREL FRANÇAIS DE FÈS

en se haussant sur la pointe des pieds : « Mais je suis vieux, moi, j'ai onze ans ». En attendant, les parents ont la possibilité de puiser dans un fonds de quinze cents volumes environ, de la lecture pour leurs enfants. Mais ceci laisse à l'écart malheureusement les petits Marocains qui, eux, pour la plupart, ont des parents illétrés.

Mais la bibliothèque ne représente qu'une partie des activités du Centre, Claire va vous parler des autres, dont elle a la responsabilité.

Et Claire nous dit : L'unique salle dont nous disposons, prévue pour 80 personnes mais où l'on arrive, les jours d'affluence, à en placer le double, se transforme tour à tour en salle de conférence, de cinéma, de concert, de réunion, d'exposition. Le public est à peu près le même que celui de la bibliothèque : fonc-

Simone de Beauvoir : mythes et réalités..., les grands régimes politiques dans le monde moderne, l'évolution de l'organisation du travail... Parfois, ils sont destinés à un public restreint : initiation à l'énergie nucléaire, les satellites artificiels, l'économie forestière au Maroc, l'urbanisme à Fès, etc.

D'autre part, explique Claire, des expositions envoyées de Rabat par la Mission culturelle, décorent périodiquement l'entrée de la bibliothèque et la salle de conférences : Picasso, Matisse, Chagall, Bernard Buffet, la lithographie, le cinéma, l'automobile, Paris, les Universités françaises... Pour être mises à la portée de tous, elles sont expliquées par des causeries, souvent complétées de documentaires.

Enfin, le Centre culturel possède une discothèque de musique classique et de



tionnaires, enseignants français et marocains de tous les degrés, grands élèves des cinq lycées de langue française et des trois grandes écoles professionnelles de Fès, étudiants de la vénérable Université islamique de Qaraouyine qui, depuis peu, apprennent le français par les méthodes audio-visuelles que la Mission culturelle a réussi à y introduire. Ainsi se rencontrent tout naturellement au Centre les membres des Communautés arabes, juives et françaises qui, en dehors de la vie professionnelle, se tiennent en général séparées.

Pour les séances de ciné-club, de films documentaires, d'initiation à la musique, qui sont données toutes les semaines ou tous les quinze jours, nous faisons appel à des jeunes professeurs de lettres et de sciences, des médecins, des musiciens dont plusieurs sont devenus maintenant les véritables animateurs du Centre culturel. Nous avons aussi recours pour les conférences à des professeurs de l'Université de Rabat et, bien sûr, dès que nous le pouvons, à des personnalités de passage.

Les sujets traités ? Ils sont variés : la langue arabe et les besoins modernes, le rôle de Fès dans l'histoire de l'Islam, les perspectives d'avenir de la province de Fès..., Camus et la philosophie de l'absurde, Malraux combattant ou esthète,

théâtre d'environ 400 disques, ainsi qu'une collection de diapositives sur l'art, la géographie, l'histoire, les sciences naturelles, l'agriculture, l'hygiène, la puériculture... Et tous les jours, instituteurs et animateurs de groupes de jeunes viennent nous en emprunter.

Cependant à cette époque-ci de l'année, les visites les plus nombreuses sont celles des étudiants et jeunes instituteurs marocains qui rêvent de passer leurs vacances d'été en France. En effet, la Mission culturelle accorde largement des bourses de voyage, et ce sont les six Centres culturels français du Maroc qui reçoivent les candidatures. Il s'agit donc de choisir ceux qui en profiteront au maximum et de les orienter, selon leurs désirs et leurs aptitudes, vers un stage d'éducation populaire ou un chantier international de travail, une colonie de vacances ou un cours de civilisation française.

L'été dernier, dit Claire en terminant, 80 jeunes gens et une dizaine de jeunes filles de Fès et de sa région, sont partis pour la France, individuellement ou en groupes. A en juger par leur façon d'en parler tout au long de l'année et leur désir d'y retourner, c'est certainement la meilleure façon de leur faire connaître et aimer la France. Cela peut devenir aussi, et c'est ce que nous semblons le plus

important, un moyen de formation personnelle. Des colonies de vacances et des chantiers de travail où ils rencontrent des jeunes de tous pays, ils reviennent enthousiasmés par cette expérience de service et de vie en commun, ayant acquis un sens nouveau de leur responsabilité envers leur propre pays.

Il y aurait encore beaucoup à raconter — c'est un vrai reportage que l'œuvre de Claire et de Marlise mériterait.

Leur travail, cette organisation dont plusieurs visiteurs importants ont dit récemment qu'elle était absolument remarquable, sont en accord avec une évolution politique que notre pays a résolument adoptée. La France a compris que la décolonisation lui permettrait d'augmenter encore son rayonnement dans les pays où jusqu'à présent sa culture ne pénétrait que sous la protection de son armée et c'est à Claire Chevillon que je vais demander de conclure :

« Ainsi à cette jeunesse marocaine, si pleine d'incertitudes et de conflits, souvent tentée par les solutions de facilité, nous voudrions à travers le Centre culturel et sa bibliothèque, apporter quelques éléments qui puissent favoriser leur épanouissement, éveiller et affirmer leur jugement personnel, les ouvrir, non seulement au monde de la technique, mais à certaines notions de valeur humaine. »

G. FERRIÈRES.

CHRONIQUE DES LIVRES

Une histoire de Bergen-Belsen. — Le gouvernement de Basse-Saxe a fait récemment publier une étude historique sur le camp de Bergen-Belsen par le docteur Eberhard Olb, de l'Université de Goettingen.

Dans ce camp, créé en 1943, par Himmler, pour y garder les « Juifs privilégiés », 51.000 déportés environ ont trouvé la mort, dont la plupart de janvier à juin 1945.

C'est en effet à cette époque que sévient à Bergen-Belsen la famine et une effroyable épidémie de typhus qui fit 49.000 victimes. Le camp fut libéré par l'armée britannique le 15 avril 1945, mais on devait, hélas, enregistrer, après cette date, près de 14.000 nouveaux décès.

Quelques-unes de nos camarades survivantes de Bergen-Belsen s'intéresseront certainement à cette étude, nous tâcherons de publier ultérieurement un compte rendu plus détaillé.

Un numéro spécial de la « Revue d'Histoire de la II^e Guerre Mondiale » sur la déportation. — Le n° 45 de la *Revue d'Histoire de la II^e Guerre Mondiale* (aux Presses Universitaires de France) est consacré aux camps de concentration. Il contient une étude de P.C. Fassina sur Bergen-Belsen, un article de Michel de Bouard, recteur de l'Université de Caen, sur le commando de Gusen-Mauthausen, ainsi qu'un article de Geneviève de Gaulle sur les enfants à Ravensbrück. On peut se procurer cette intéressante revue chez l'éditeur, Les Presses Universitaires de France, 108, boulevard Saint-Germain. Elle est également à la disposition de nos camarades qui s'y intéresseraient, dans la bibliothèque de l'A.D.I.R.

Rencontre à Quimper

(Suite de la 1^{re} page)

amis bretons. Le Dr Vourch nous montre sur une face de la Croix de Lorraine la citation du général de Gaulle : « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre », sur l'autre face la devise bretonne en breton : « Plutôt la mort que la souillure » et sur une dalle au pied du monument le vers de Baudelaire : « Homme libre, toujours tu chéris la mer ».

A Camaret nous sommes ensuite les invités du Dr Vourch et nous l'écoutes — tout en nous réconfortant, grâce à lui, de chaudes ou de fraîches boissons — nous raconter avec une admirable simplicité quelques épisodes de la Résistance bretonne. Ce n'est pas de lui, ni de l'action exemplaire, pendant la guerre, de tous les siens que nous parle le Dr Vourch, mais de « tante Yvonne », Mme Leroux, et rien ne peut nous toucher davantage que d'entendre ainsi évoquer son souvenir. L'accueil du Dr Vourch reste, je crois, l'un des meilleurs moments du voyage et cette « rencontre » avec ce grand résistant breton nous semble à toutes le début d'une amitié.

Au retour, nous nous arrêtons au pied du Ménez-Hom, dans la chapelle Sainte-Marie. En admirant son décor renaissance et baroque, ses vieilles statues naïves et le cloître charmant qui l'entoure, nous ne nous doutons pas — nous ne l'apprendrons que le lendemain — qu'elle a servi de cache à 24 aviateurs alliés en 1943. Dissimulés dans un petit bâtiment annexe sans fenêtre qui sert aujourd'hui de sacristie, mais qui servait autrefois aux... lépreux, les pauvres aviateurs durent attendre une dizaine de jours avant de pouvoir aller s'embarquer à Camaret. Le fermier voisin de la très pauvre métairie se levait la nuit pour leur cuire des pommes de terre en cachette de sa femme et elle s'émerveillait le lendemain de trouver la marmite noire et les cendres chaudes en les attribuant aux... korrigans.

Le dernier arrêt avant Quimper est Locronan. L'admirable village renaissance aurait mérité une plus longue visite : nous nous attardons cependant un peu dans l'église Saint-Ronan (honoré tous les sept ans par la procession de la Grande-Troménie) pour écouter le curé qui est un ancien aumônier de la marine et se dit très fier d'avoir accueilli d'anciennes déportées.

Cette joyeuse journée se termine dans une crêperie de Quimper. Autour des galettes de blé noir et des bolées de cidre, nous écoutons Marie Jeannic nous parler de d'Estienne d'Orves qu'elle accueillit en 1940 dans sa petite maison de la Pointe du Raz. Heures héroïques de cette résistance bretonne née dès les premières heures de l'occupation... nous en apprendrons encore davantage en écoutant, le lendemain, Mme Ploux, résistant elle aussi du réseau Johnny, maire de Pont-de-Buis, conseillère générale et mère de sept enfants. Nous avons fait sa connaissance au monument de Camaret et nous avons été tout de suite conquises par sa simplicité et sa gentillesse. Elle nous parle d'une manière directe et chaleureuse des femmes bretonnes dans la Résistance et sa conférence est aussi un des grands moments de ce voyage. Après la messe, pour celles qui le désirent, dans la cathédrale de Quimper, nous nous retrouvons en effet pour entendre Mme Ploux dans une salle de la mairie, prétée aimablement par la municipalité. Nos amies bretonnes sont plus nombreuses que la veille : elles sont venues de Brest, de Landerneau, de Plogoff, de Douarnenez,

de Rennes, de Saint-Brieuc. Les huit membres du Conseil d'administration et les cinq déléguées des régions voisines qui sont venues à Quimper se présentent.

Drapeau en tête, nous nous dirigeons vers le Monument aux Morts de 1945 pour y déposer une gerbe de fleurs. M. le Maire de Quimper et le représentant du Préfet du Finistère nous y attendent. Cependant que le Secrétaire général de l'Office, qui a assisté à notre réunion, nous accompagne. Il acceptera ensuite notre invitation à déjeuner, témoignant ainsi — une fois de plus — de la sollicitude de l'Office des Anciens Combattants pour notre petite Association.

Le déjeuner est en effet l'épisode final et très réussi de notre rencontre à Quimper. D'autres camarades bretonnes se sont jointes à nous (nous sommes 65 participants) et il faut abréger les ultimes effusions pour ne pas manquer le train. Certaines d'entre nous d'ailleurs ont décidé de s'attarder en Bretagne et projettent même une expédition à l'île de Sein.



Photo Pic

Au terme de ce récit, je voudrais, au nom de toutes les participantes, exprimer notre reconnaissance à Mme Benoit. C'est à elle que nous devons toutes les joies de ce voyage à Quimper. Avec un dévouement infatigable, elle a su tout organiser, tout prévoir, et nous pouvons imaginer ce que cela représente de démarches et de fatigue. Mais je pense que déjà nos sourires épanouis l'ont un peu récompensée de ses efforts.

Il me semble qu'il faudra renouveler ces rencontres fraternelles : nous y trouvons toutes tant de joie et de réconfort. Et puis, n'est-ce pas le meilleur moyen de reprendre contact avec la province et de renouer les liens d'amitié avec les Sections éloignées de Paris ? Nous avons besoin les unes des autres et la vie de l'A.D.I.R. est faite de ce courant chaleureux que nous avons senti à chaque moment de ces deux journées bretonnes.

G. A.

(1) Nous espérons pouvoir donner, dans le prochain bulletin, quelques extraits de la si intéressante conférence de Madame Ploux qui nous a promis de venir nous voir au siège de l'Association.

Nouvelles Brèves

A Hambourg. — La maquette du Mémorial international de Neuengamme, réalisée par trois artistes français, vient d'être présentée au Sénat de Hambourg. Le monument comporte un groupe avec un gisant symbolique et une lanterne ajourée, de 17 mètres de haut, dont la lumière balaiera la nuit telle celle d'un phare tournant.

A Tokio. — Alfred Krupp a été fait docteur honoris causa de l'Université « en reconnaissance pour son caractère éminent et sa contribution à l'économie mondiale ». Il a juré qu'il ne fabriquerait plus jamais de canons ! Nous ne pouvons qu'espérer qu'il tiendra sa promesse.

A Washington. — L'archevêque de la Nouvelle Orléans vient d'ordonner la suppression de la ségrégation raciale dans toutes les écoles libres de son diocèse. Ceux qui s'opposeraient à l'application de la mesure seront menacés d'excommunication. D'autre part, la taxe électorale qui frappait les noirs dans certains Etats du sud pour réduire leur participation aux élections a été abolie par un vote du Sénat.

A Paris. — Le prix « Antiraciste 1962 » d'un montant de 1.000 NF, décerné par la « Ligue nationale contre le racisme et l'antisémitisme » a été attribué à Louis Frédéric pour son ouvrage « Tout autour de toi », paru aux Editions Emile-Paul.

— Un établissement scolaire de la capitale va porter le nom d'Anne Frank.

— Un décret publié au *Journal officiel* du 20 mars 1962, autorise le Ministre des Armées à retirer ou à refuser les titres de résistance « indûment attribués ». Le retrait du titre pourra être effectué si le bénéficiaire a exercé avant le 8 mai 1945, une activité contraire à l'esprit de la Résistance ou si la décision a été obtenue sur la base de déclarations inexactes.

A Nice. — a eu lieu, le 28 avril, le Congrès national des Combattants volontaires de la Résistance sous la présidence de notre ami Edmond Michelet. Au cours de ce Congrès, M. le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre a annoncé le prochain dépôt au Parlement du projet de loi rapporté par le docteur Guillon, Député de la Vienne, et accepté par la Commission des Affaires culturelles, familiales et sociales de l'Assemblée Nationale, entourant de garantie le titre de Déporté.

En France. — Le concours qui a pour thème « la Résistance » a de nouveau eu lieu cette année, du 2 au 3 avril, dans tous les établissements d'enseignement pour les élèves, de quinze ans au moins. Les gagnants du concours précédent, sur le plan national, avaient participé, cette année, à l'inauguration du mémorial de la Déportation, accompagnés de leurs professeurs.

A Berlin-Est. — Selon une dépêche de l'agence est-allemande A.D.M., Karl Radatz et Heinz Brandt, anciens déportés, ont été condamnés, le 10 mai à Berlin-Est, à de lourdes peines de prison comme « agents impérialistes ».

Il semble que ce procès se soit déroulé dans le secret et l'Union Internationale et de la Déportation a publié récemment un communiqué dans lequel elle lance un appel contre cette atteinte au Droit de l'Homme à l'égard de deux hommes qui ont subi pendant onze ans l'épreuve des camps de concentration nazis.

COURRIER DE L'A.D.I.R.

A propos de la Journée de la Déportation, Mme Dean, notre déléguée du Maine-et-Loire, nous écrit : « Je rentre de la cérémonie et je veux immédiatement vous dire en quelques mots la joie que j'ai éprouvée à voir groupées autour de notre drapeau, toutes les adhérentes d'Angers et même des environs, quinze au moins. Jamais encore notre Association n'avait été représentée par autant de ses adhérentes à une cérémonie de ce genre, ce qui prouve qu'elles étaient particulièrement touchées du rôle officiel de notre A.D.I.R. enfin nommée après dix-sept ans. Cette cérémonie de la Flamme était très émouvante ».

Je reçois toujours en son temps « Voix et Visages » qui me fait grand plaisir. Ce journal continue entre nous toutes un lien d'amitié et des souvenirs douloureux inoubliables.

Clarisse MARCHAND.
Villeurbanne.

Je ne peux pas ne pas lire ce petit journal, si grand par tout ce qu'il contient de souvenirs ! et j'ai trouvé certains des poèmes très émouvants, seulement je dois avouer que je n'ai pas gardé la collection car je les envoie à Chicontimi à mon fils et à ma belle-fille qui, après les avoir lus, les passent à d'autres.

Mme GRIMAUX.
Montréal.

Je vous remercie de la régularité avec laquelle je reçois « Voix et Visages ». C'est toujours avec impatience que je l'attends, non seulement pour les enseignements qu'il nous donne, mais aussi pour son « carnet familial ». J'ai eu la joie de relever plusieurs noms connus et aimés de camarades pour les décorations.

Hélas, il n'y a pas que des joies, car j'ai appris le décès de notre chère grande « Popo ». Grande tristesse. Encore merci, pour le réconfort que m'apporte « Voix et Visages » dans mon pénible isolement de campagne. En pensée et d'accord avec vous, mon amical souvenir à toutes et en particulier aux chères camarades que je connais.

Henriette PICARD.
Marigny-le-Chatel.

Restant sur l'excellente impression de la réunion de Quimper, je tenais à vous redire tout notre attachement ; votre venue parmi nous a été très appréciée et nous vous en sommes très reconnaissantes. Les Bretonnes ne sont peut-être pas très démonstratives, mais nos sentiments sont profonds et peu changeants.

Je crois très sincèrement à l'efficacité de telles rencontres, elles resserrent des liens que le temps, sournoisement, s'emploie à relâcher et elles permettent aux provinciales de sentir leurs camarades de Paris plus proches d'elles.

N'ignorant pas ce qu'un tel déplacement impose de fatigue et de sacrifices, nous vous remercions d'autant plus vivement, d'être venues à nous.

Yvonne GUYARCH.

PÉLERINAGES

— L'Amicale de Mauthausen organise différents pèlerinages au camp de Mauthausen : l'un du 11 au 29 juillet, l'autre du 31 juillet au 10 août et un troisième du 12 août au 31 août. Les camarades qui désireraient participer à ces pèlerinages, sont priés de s'adresser à l'Amicale de Mauthausen où elles auront tous les renseignements sur le programme et les conditions d'admission.

CAMP DU STRUTHOF

On m'adresse très souvent des demandes de renseignements quant à l'accès du camp du Struthof. Ce camp est facile à atteindre en venant par Saint-Dié, la montée se fait alors par Rothau (ceci pour les automobilistes). Il n'existe pas de car (sauf taxis) dans cette petite ville.

Schirmeck : petite ville dans la vallée de la Bruche et où se trouvait un camp de concentration nazi a accès par un autre versant (à pied) au camp. L'hôtel Vogt, place de la Gare, tél. 13, propriétaire M. Ruch, Président de la section des Médallés militaires.

Strasbourg : du 15 juillet au 31 août chaque lundi.

Départ : 9 heures; retour : 19 heures.

Par la vallée de la Bruche, Schirmeck (déjeuner), la plateforme du Donon, Struthof (entrée gratuite pour chaque déporté), champ du Feu, Barr, prix : 11 NF.

S'adresser à M. North (1), cars Astra, place de la Gare, pavillon, Strasbourg.

Pour des groupes, arrivant un autre jour que le lundi, on voudra bien convenir départ, horaire et prix.

Le pèlerinage officiel au Struthof est fixé, chaque année, au premier dimanche de septembre.

M. STROHL.

(1) M. North est un camarade de résistance. C'est lui qui nous a si généreusement calculé le prix du car avec tous les détours connus lors de l'inauguration du Mémorial.

Les sections d'Alsace et de Lorraine de l'A.D.I.R. organisent une rencontre au début du mois de septembre.

Programme : après le Struthof, visite du Haut-Koenigsbourg (Mme Strohl se chargera de retenir des chambres). Le lendemain, départ de bonne heure, excursion en Forêt Noire ou les Hautes Vosges. (Possibilité de déjeuner dans un mess d'officiers). Les camarades qui désiraient participer à cette rencontre sont priés de s'adresser à Mme Strohl, 24, boulevard de la Marne à Strasbourg.

RECHERCHES

Les camarades qui auraient connu Hélène JANON, arrêtée le 7 juin à Lyon, internée à Mont-Luc et Romainville, déportée à Ravensbrück le 14 juillet 1944, sont priés de donner tous renseignements à l'A.D.I.R., son fils n'ayant jamais eu de ses nouvelles.

ANNONCES

Ex-déportée réserve bon accueil à ses camarades dans son hôtel « Vaste Horizon », 186, chemin de Terron à Nice, au prix de 17 NF par jour la demi-pension, comprenant la chambre, le petit déjeuner, le repas du soir, les taxes et le service. (Pas le repas de midi).

CARNET FAMILIAL

DÉCORATIONS

Par les décrets en date des 7 et 14 avril 1962, ont été élevés dans l'Ordre national de la Légion d'honneur.

Au grade de commandeur : notre ami, M. Edmond Michelet, et notre camarade, Mlle Matthey.

Au grade d'officier : nos camarades Mmes Escoffier-Disier, Bertoux-Fortin, Gubier Marie-Irène.

Au grade de chevalier : nos camarades Mmes Le Bourhis-Bouvet Suzanne, Sofi-antonia, Boucher-Blanstier Roberte, Wendolowski-Rusiecki Marie, Mie-Schamber Jeanne, Féron-Serpereau Blanche, Deffieu-Tourne Henriette, Veyrieras-Veyrieras Odette, Patoux-Armand Andrée.

Notre camarade, Mme Batier, médecin, Conseiller technique à la Sous-Direction du Contentieux du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre a été nommée chevalier dans l'ordre du Mérite Combattant.

DÉCÈS

Notre camarade, Mme Duc, est décédée. Paris, le 25 avril 1962.

Notre camarade, Mme Jaud, est décédée. Tours, le 6 mai 1962.

Notre camarade, Mme Kelley, a perdu son mari. Paris, mai 1962.

Notre camarade, Mme Roserot de Melun, est décédée. Paris, 6 mai 1962.

Notre camarade, Mme Heinrich, est décédée. Metz, 16 avril 1962.

Notre camarade, Mme Moreau, de Vendôme, a perdu sa mère. Mai 1962.

Notre camarade, Mme Martin, a perdu son mari. Chartres, le 6 avril 1962.

Le Professeur Mondor, membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R., est décédé. Paris, 7 avril 1962.

RECTIFICATIF

Au chapitre 4 du compte rendu de l'Assemblée Générale : « Activité morale de l'A.D.I.R. » lire au 7^e paragraphe : c'est ainsi que nous avons versé des compléments de pension à 7 de nos camarades âgées pour un total de 5.480 NF et non 57.480 NF.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain

PARIS-VII

Métro : Chambre des Députés
Autobus : 63 - 84 - 94

Cotisations Adhérentes : 5 NF min.

C.C.P. Paris 5266.06

Les bureaux de l'A.D.I.R. sont ouverts tous les jours de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures, sauf les samedis après-midi, dimanches et jours fériés.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret, Paris